

Paul Claval

# L'aventure occidentale

MODERNITÉ ET  
GLOBALISATION

Retrouvez nos ouvrages sur  
[www.scienceshumaines.com](http://www.scienceshumaines.com)  
[www.editions.scienceshumaines.com](http://www.editions.scienceshumaines.com)

## **Diffusion : Volumen**

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© **Sciences Humaines Éditions, 2016**

38, rue Rantheaume

BP 256, 89004 Auxerre Cedex

Tel. : 03 86 72 07 00 / Fax : 03 86 52 53 26

ISBN = 9782361063887

Paul Claval

# L'aventure occidentale

MODERNITÉ ET  
GLOBALISATION

Éditions  
SCIENTES  
HUMAINES

*Toute ma gratitude à Colette Jourdain-Annequin, qui a suivi pas à pas l'élaboration de ce travail et m'a fait bénéficier de ses suggestions et de ses critiques. Mes remerciements également à Guilherme Ribeiro qui a lui aussi relu ce texte avec le regard de quelqu'un qui vit au Brésil, un pays qui a à la fois bénéficié et souffert de l'aventure occidentale.*

## INTRODUCTION

Jamais le monde ne s'est aussi rapidement transformé qu'au cours du dernier demi-siècle. La population a plus que doublé, passant de 2 milliards d'individus en 1930, à 3 en 1960 et à 7 en 2011. Les distances ont été raccourcies ; les marchandises voyagent à des coûts moindres, les mouvements de personnes s'accélèrent, les informations transitent quasi instantanément d'un lieu à l'autre. Malgré l'augmentation des effectifs à nourrir, le nombre de ceux qui souffrent de la faim diminue. Pour comprendre ces transformations, nous formons l'hypothèse que deux séries de mutations se combinent :

– La modernité est remise en cause. L'Occident en avait fait son objectif essentiel au XVII<sup>e</sup> siècle ; l'arrêt du processus affecte à la fois les pays qui avaient lancé le mouvement, ceux qui y avaient participé malgré eux parce qu'ils étaient dominés par des puissances coloniales, et ceux dont il avait séduit les élites et les gouvernants – la presque totalité de la planète.

– La globalisation, initiée à l'époque des Grandes Découvertes, bouleverse la distribution des hommes et des activités économiques qu'avait modelée la Révolution industrielle. C'est à ces deux processus, et aux problèmes qui en découlent, que s'attache cet ouvrage.

Les pays occidentaux revêtent les caractères que nous leur connaissons à partir du XVII<sup>e</sup> siècle. Les formations politiques y deviennent pleinement souveraines, comme le reconnaissent les traités de Westphalie, signés en 1648 – d'où le nom d'État westphalien aujourd'hui donné à cette forme d'État, progressivement

généralisée (sur le papier au moins) à l'ensemble de la planète<sup>1</sup>. La souveraineté n'est plus déléguée par Dieu à un Prince ; elle vient du peuple. La société est faite pour permettre à l'individu de se réaliser pleinement : l'homme a des droits qu'il faut impérativement respecter. Une nouvelle forme de savoir, la science, se développe. Le progrès qu'autorisent l'adoption des nouvelles valeurs et le développement de la connaissance affranchira l'homme des servitudes qui l'accablaient jusqu'ici.

La remise en cause de ces éléments, initiée dans le monde occidental à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, se généralise depuis les années 1960 : elle rend incertaine la marche des pays anciennement industrialisés, dresse les peuples autrefois colonisés ou dominés contre l'Europe et les États-Unis et prive les sociétés occidentales du principe qui les guidait depuis trois siècles et demi.

La globalisation, en route depuis les grandes découvertes, s'accélère depuis un demi-siècle. Elle fait naître dans la vie sociale quatre types de problèmes : économiques (la globalisation de l'économie et sa financiarisation ruinent les anciennes régions industrielles et font émerger de nouveaux producteurs), techniques (les relations économiques sont bouleversées par l'évolution des transports et des communications ; la production l'est par la montée de l'électronique, du numérique et des biotechnologies), socioculturels (l'autorité est affaiblie et les systèmes hiérarchiques sont minés par l'évolution des systèmes de communication) et politiques (l'aplatissement de ces systèmes met en péril les institutions politiques ; l'État westphalien est en crise).

Le terme de mondialisation, dont l'usage prédominait en France jusqu'à la fin des années 1980, résume parfaitement ces évolutions. Ce qu'il laisse échapper, c'est l'idée que l'addition des transformations locales, celles concernant l'environnement en particulier, perturbe l'équilibre de la planète entière ; parler de

---

1- B. Badie, *La Fin des territoires. Essai sur le désordre international et sur l'utilité sociale du respect*, Fayard, 1995.

globalisation, c'est souligner la dimension dramatique de transformations qui mettent en jeu l'habitabilité de la Terre et l'avenir de l'humanité.

Le débat peut se résumer ainsi : une nouvelle étape dans la globalisation a été franchie. Le domaine de l'échange et de la monnaie ne cesse de s'étendre. L'informatisation et la numérisation sont en bonne part responsables de ces évolutions. Elles ont conduit à la fin du monopole industriel occidental. Aux difficultés économiques que cela entraîne s'ajoutent, pour l'Europe, une démographie vieillissante et des mouvements migratoires qui paraissent nécessaires, mais suscitent de redoutables problèmes de cohabitation et d'intégration. L'environnement de plus en plus artificiel que font naître les techniques contemporaines apparaît difficilement conciliable avec l'équilibre écologique de la planète.

L'histoire a toujours été tissée de changements, mais leur rythme s'accélère. Dans la perspective qui dominait jusqu'il y a peu en Occident, les mutations étaient les bienvenues car elles étaient la manifestation du progrès auquel tout le monde aspirait. La situation actuelle est différente. Le mouvement est devenu source d'appréhension parce qu'on redoute qu'il ne mène à une vie plus difficile et à des catastrophes. Faute de comprendre sa logique, on ne sait comment modifier sa trajectoire. Pour sortir de l'inquiétude qu'il entretient, il convient de l'analyser afin de concevoir des actions efficaces de correction ou de réforme.

Les spécificités des sociétés occidentales ont fait l'objet d'innombrables études. La plupart insistent sur le passage des sociétés d'Ancien Régime à des sociétés de classes ; à côté des héritiers des anciennes aristocraties, celles-ci juxtaposent des bourgeoisies dynamiques, des classes moyennes et des mondes ouvriers. La mutation essentielle se situe à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle : allant au-delà de ce qu'avaient apporté la Glorieuse Révolution d'Angleterre et l'Indépendance américaine, la Révolution française ouvre les

voies de la démocratie ; la Révolution industrielle, qui débute à la même époque en Angleterre, donne un rôle essentiel à l'usine, à l'entrepreneur et aux ouvriers ; elle est relayée par une deuxième révolution industrielle à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et une troisième au XX<sup>e</sup> siècle.

Pour certains, les antagonismes de classe sont au cœur de cette dynamique ; d'autres privilégient l'innovation technique et les entrepreneurs. Les travaux contemporains font souvent de l'impérialisme le moteur de toutes les transformations. L'accent glisse également vers les changements subis par l'environnement et les déséquilibres qu'y entraîne la modernisation. L'interprétation que nous proposons ici ne met pas l'accent sur les mêmes enchaînements.



# Chapitre 1

## La modernité et ses espaces

### Une utopie sociale

Les sociétés traditionnelles se caractérisaient par la multiplicité et la spécificité de leurs cultures. Celles qui naissent en Europe avec la modernité en diffèrent dans la mesure où elles reposent sur la science et visent l'universel : elles s'identifient à la civilisation ; elles excluent de la sphère publique la transcendance des religions révélées et leur substituent des idéologies. En y assurant les mêmes droits en tout point et pour tous, elles traitent l'espace d'une manière inédite : elles gommant ce qui résultait des us et des coutumes et font table rase du passé. La place est libre pour le développement de traits valables partout.

#### **La modernité comme utopie**

À la fin du Moyen Âge, la société de l'Europe chrétienne n'est pas encore très différente de celles que l'on rencontre dans le monde arabe et musulman, aux Indes ou en Chine. L'immense majorité de la population vit dans des zones rurales où elle pratique l'agriculture et l'élevage et produit de quoi se nourrir et alimenter les populations urbaines. Celles-ci se consacrent plutôt à l'échange et à l'encadrement des aires voisines. Les artisans sont installés aussi bien dans les centres qu'à la campagne.

La plupart des gens ne savent ni lire ni écrire, si bien que la culture des masses populaires demeure essentiellement orale ; elle est faite de pratiques et de savoirs indispensables à la production comme à la vie domestique et locale, et de croyances

qui donnent un sens à l'existence. L'écrit n'est accessible qu'à une minorité; il permet la diffusion d'autres formes de savoirs et de croyances – celles des religions révélées en particulier. Les couches dominantes ont imposé leurs conceptions religieuses aux milieux populaires, mais sans parvenir à éradiquer totalement un fond plus ancien.

Les groupes humains qui ne connaissent que l'oralité s'organisent souvent en communautés, où chacun se fonde plus ou moins dans le groupe. Le rôle croissant de l'écrit favorise la formation de systèmes plus complexes, les sociétés, où les échanges se diversifient; la complémentarité des tâches que chacun assume crée des liens forts, qui s'ajoutent à la solidarité traditionnelle ou la remplacent.

Au sein de la société, les formes institutionnalisées de relations sociales se multiplient. À côté de la famille élargie au clan et à la tribu apparaissent des associations, des relations de marché, des rapports de clientèle, de vassalité ou de caste, des jeux de pouvoir pur et d'autorité, et des organisations bureaucratiques. La formation de hiérarchies sociales fait écho à la structure pyramidale des réseaux où cheminent les informations.

Des constructions politiques de grande taille, États et Empires, coexistent alors avec des principautés et des cités-États; les frontières manquent généralement de netteté; la souveraineté est souvent partagée et les corps intermédiaires – communautés locales ou régionales, associations et guildes, castes ou hiérarchies féodales, etc. – jouent un rôle important.

Les techniques mises en œuvre dans l'Europe chrétienne n'ont pas encore rattrapé celles du monde chinois. L'imprimerie y démarre à peine, avec plusieurs siècles de retard sur l'Empire du Milieu. L'Occident n'égale ou ne dépasse l'Orient que dans quelques domaines: la fabrication des armes à feu, la construction de bateaux, la navigation et la cartographie.

Au cours du temps, il arrive parfois que triomphe la volonté de réformer la société et de la bâtir sur des principes nouveaux. Ce fut le cas des cités grecques d'Ionie au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère : l'idée y germe de bâtir la collectivité sur un modèle d'équitable et d'harmonie, et de mettre tous les citoyens sur le même pied de manière à créer les conditions d'un accord entre tous.

« La *Polis* se présente comme un univers homogène, sans hiérarchie, sans étage, sans différenciation. L'*arché* [la puissance publique] n'est plus concentrée en un personnage unique au sommet de l'organisation sociale. Elle est répartie également à travers tout le domaine de la vie publique, dans cet espace commun où la cité trouve son centre, son méson. [...] Sous la loi d'*isonomia*, le monde social prend la forme d'un cosmos circulaire et centré, où chaque citoyen, parce qu'il est semblable à tous les autres, aura à parcourir l'ensemble du circuit, occupant et cédant successivement [...] toutes les positions symétriques qui composent l'espace civique<sup>1</sup>. »

Telle que l'Athènes du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère la fait connaître, la Cité grecque résulte donc d'un mouvement de réforme qui vise à instituer sur terre un ordre aussi parfait que celui du Cosmos.

Une volonté similaire de réforme se dessine en Europe à partir de la Renaissance. De puissants facteurs de changement sont à l'œuvre dans l'Occident chrétien dès le XV<sup>e</sup> siècle. L'art de la guerre évolue rapidement avec l'arrivée et le perfectionnement des armes à feu. Pour disposer de l'artillerie désormais nécessaire pour gagner les batailles et emporter les forteresses, il faut mobiliser des ressources considérables : seuls les États peuvent le faire, et ce d'autant plus qu'avec l'afflux des métaux précieux d'Amérique, la monétarisation de l'économie s'accroît et facilite le prélèvement des taxes ; les Princes voient se renforcer leur pouvoir.

La Réforme conduit à la condamnation de la souveraineté absolue du Prince. Aux yeux des protestants, la Saint-Barthélémy remet en cause la légitimité du monarque. Du Plessis-Mornay<sup>2</sup>

1- J.-P. Vernant, 1969, *Les Origines de la pensée grecque*, Puf, p. 99.

2- Du Plessis-Mornay, *Vindiciae contra Tyrannos*, 1579.

montre, arguments bibliques à l'appui, ce qui légitime la souveraineté : l'alliance du peuple de Jéhovah lie à la fois Dieu, le Roi et le peuple. L'autorité que détient le monarque vient du peuple et lui est déléguée par contrat<sup>3</sup>. « Le dogme de la souveraineté populaire se précise et tend à s'expliciter dans la notion de contrat<sup>4</sup>. »

Face à cette contestation, les *Six livres de La République* que Jean Bodin<sup>5</sup> publie en 1576 fondent l'autorité du Prince sur des bases nouvelles. Tout part d'une analyse de la famille :

« La lecture de la Bible et la pratique du droit romain convergent dans son esprit vers la conception d'un redoutable potentat familial, chef indiscuté de sa femme, maître de ses enfants, patron de droits illimités avec les serviteurs et au besoin les esclaves. Cette patria potestas est la base de la famille et par là de tout l'édifice social [...]. Telle est la première incarnation concrète de l'autorité, par analogie avec laquelle toutes les autres modalités seront ultérieurement définies<sup>6</sup>. »

Un mouvement continu se développe en France depuis Philippe le Bel pour définir une souveraineté absolue. « C'est le droit romain qui désagrège la féodalité en ressuscitant la notion d'imperium, c'est-à-dire d'une souveraineté une, inaliénable et personnelle<sup>7</sup>. » En dernière analyse, la souveraineté repose sur « la puissance de donner et casser la loi ». Comme le souligne Bodin, cela lui donne un caractère absolu : « Sous cette mesme puissance de donner et casser la loy, sont compris tous les autres droits et marques de la souveraineté, attendu que tous les autres droits sont compris en cestuy-là<sup>8</sup>. »

Arlette Jouanné résume ainsi la mutation qu'ont entraînée les guerres de religion : « Ce qui caractéri[se] désormais [le pouvoir

3- P. Mesnard, *L'Essor de la philosophie politique au XVI<sup>e</sup> siècle*, Vrin, 1977 [1969], p. 341.

4- *Ibid.*, p. 347.

5- J. Bodin, *Les Six Livres de la République*, du Puys, 1574.

6- P. Mesnard, *L'Essor de la philosophie politique au XVI<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 484.

7- *Ibid.*, p. 499.

8- *Ibid.*, p. 223.

absolu], c'[est] la force exécutoire d'une volonté elle-même absolue; ce pouvoir tend à devenir la manifestation ordinaire de l'acte de gouverner. Dans le pouvoir royal se conjuguent maintenant *potestas* et *auctoritas*, le mot absolu exprimant cette conjonction<sup>9</sup>. » Ce nouveau type de pouvoir balaie ce que la diversité de l'espace pouvait opposer au jeu de l'autorité et légitime l'État westphalien, celui dont la souveraineté absolue s'exerce sur la totalité de son territoire, et qui s'imposera au siècle suivant.

La Renaissance balise ainsi le champ des débats politiques qui domineront désormais. Les nouvelles techniques de lever de terrain (la triangulation) et la géométrie projective que stimule la redécouverte de Ptolémée permettent de mieux représenter l'espace (par la peinture comme par la carte) et de projeter sur le papier l'organisation que l'on rêve de donner à un palais, un quartier, une ville, un parc ou une région<sup>10</sup> : elles facilitent la réflexion sur le mouvement des troupes, ce qui ouvre de nouveaux horizons à la pensée stratégique. La supériorité de l'Europe dans le domaine de la construction navale et de la navigation lui ouvre toutes les mers du monde et conduit certains de ses États à se constituer des Empires outre-mer.

L'idée de réformer la société est présente à la Renaissance, mais l'univers qui sert de modèle n'est plus celui, immuable, des corps célestes. Il est situé dans le temps : l'Antiquité sert désormais de référence. Le néoplatonisme à la mode pousse à imaginer des systèmes politiques idéaux.

La découverte du Nouveau Monde va dans le même sens : les peuples que l'on y découvre ignorent la Révélation. Est-ce là un simple hasard géographique ? Cela ne vient-il pas plutôt de ce que les hommes y ignorent le péché originel ? Cette hypothèse

---

9- A. Jouanna, *Le Pouvoir absolu. Naissance de l'imaginaire politique de la royauté*, Gallimard, 2013.

10- P. Claval, *Ennobler et embellir. De l'architecture à l'urbanisme*, Les Carnets de l'Info, 2011.

est soutenue par certains Franciscains ; elle explique l'indulgence qu'ils manifestent à l'égard des Amérindiens.

*L'Utopie* que Thomas More<sup>11</sup> publie en 1516 est d'inspiration humaniste, mais elle localise dans le présent et ici-bas le modèle choisi pour orienter le devenir social : c'est celui d'une des terres que les Grandes Découvertes viennent de révéler, Amaurote, située quelque part dans les mers du Sud et visitée par Raphaël Hythlodée, que le narrateur a rencontré à Anvers. Au sens précis du terme, il ne s'agit pas d'une utopie – c'est-à-dire d'une vision du futur –, mais d'une Terre sans Mal – une fraction du monde présent qui a échappé à la corruption par ailleurs générale.

Le bouillonnement intellectuel se poursuit tout au long du XVI<sup>e</sup> siècle. L'humanisme florentin a remis à la mode Platon et le platonisme. Une relecture d'Aristote, éclairée parfois par Averroès, se développe. Elle aboutit, à Padoue, à la mise au point de la méthode résolutive-compositive. Le scepticisme de Sextus Empiricus est redécouvert<sup>12</sup>. Le stoïcisme retient l'attention des moralistes. La lecture de Lucrèce inspire les matérialistes et fait revivre l'atomisme. La Réforme pose de redoutables problèmes, celui de la fidélité au Prince lorsque celui-ci n'a pas la religion de ses sujets en particulier : cela alimente des débats passionnés dans la France des guerres de religion, débats qu'exploitent ceux qui dotent les Provinces-Unies de leurs institutions<sup>13</sup>, ou encore les factions qui s'opposent dans l'Angleterre de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>14</sup>.

C'est sur ce terreau qu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle se développe et triomphe l'utopie au sens actuel du terme<sup>15</sup> : utopique est *La Nouvelle Atlantide* de Francis Bacon ; utopique, le *Léviathan*, dans

11- T. More, *Utopia*, Norton, 1975 [1516].

12- R. H. Popkin, *History of Scepticism. From Erasmus to Spinoza*, University of California Press, 1979.

13- B. Kriegel, *La République et le Prince moderne*, Puf, 2011.

14- C. B. Macpherson, *La Théorie politique de l'individualisme possessif*, Gallimard, 1971 [1961].

15- E.E. Manuel et F.P. Manuel, *Utopian Thought in the Western World*, Blackwell, 1979.

lequel Hobbes<sup>16</sup> souligne que la société humaine résulte d'un contrat signé par tous; utopique, l'idée de Galilée selon laquelle la science s'exprime en langage mathématique. Le mouvement affecte toutes les branches du savoir, la littérature aussi bien que les sciences. La pensée de Comenius (1592-1670) est très révélatrice des tendances de ce premier xvii<sup>e</sup> siècle: en rompant avec les formes traditionnelles de l'enseignement, sa pédagogie a pour but de fabriquer un homme nouveau parce que préparé à la vie chrétienne; tous doivent bénéficier d'une formation ainsi éclairée.

Avant de devenir une période historique, la modernité est un programme, un projet de transformation du monde, une forme d'utopie progressivement mise en œuvre. Elle en a tous les traits, la volonté de faire table rase avec le passé en particulier, aussi sensible chez Descartes que chez Bacon, chez Hobbes ou chez Comenius. Elle est pensée par des intellectuels qui ont tendance à réduire la culture à ses aspects abstraits et philosophiques. Le modèle de société qu'ils dessinent permet de la refaçonner, mais néglige les composantes de celle-ci qui ne passent pas par l'écrit ou celles qui ont trait aux techniques manuelles.

De nouveaux systèmes de croyances<sup>17</sup>, dont le *Léviathan* de Hobbes<sup>18</sup> fournit une première mouture, justifient l'entreprise lancée: on les qualifiera d'idéologies à l'extrême fin du xviii<sup>e</sup> siècle. Elles donnent un sens au devenir terrestre des groupes humains, mais ne disent rien des destins individuels; ces courants nient l'existence d'un Autre Monde. Les religions révélées ne doivent plus déborder de la sphère privée.

L'essor de la modernité n'aurait pas été possible sans l'imprimerie: sans elle, la démocratisation de l'instruction aurait été inenvisageable. Le monde protestant donne l'exemple: la Suède

---

16- T. Hobbes, *Leviathan, or The Matter, Form and Power of a Commonwealth, ecclesiastical and civil*, 1651.

17- P. Claval, *Les Mythes fondateurs des sciences sociales*, Puf, 1980.

18- T. Hobbes, *Leviathan...*, *op. cit.*

luthérienne impose dès le début du xvii<sup>e</sup> siècle à la totalité de sa population l'apprentissage de la lecture et de l'écriture. À partir du moment où tous les hommes sont capables de lire et d'écrire, ils disposent des moyens d'agir rationnellement : c'est une condition nécessaire (même si elle n'est pas suffisante) à la modernisation. La vague utopique du premier xvii<sup>e</sup> siècle implique la généralisation de l'instruction.

### **Les outils de l'utopie moderniste : naissance de l'État westphalien**

Si l'idée de réformer la société germe dans la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle, il faut du temps pour qu'elle soit totalement explicitée. Les premiers théoriciens du contrat social, Hobbes et Locke, mettent déjà le changement au centre de leurs réflexions, mais l'idée de progrès ne se précise qu'avec les Lumières. L'idée de progrès associe marche de la science, maîtrise technique du monde et construction d'un univers social plus juste. À l'idée judéo-chrétienne d'un temps linéaire tissé conjointement par Dieu et par les hommes se substitue celle d'un devenir reposant sur la seule initiative humaine : les philosophies de l'histoire sont désormais au cœur de la pensée occidentale.

En Europe, des formes efficaces d'organisation politique se mettent en place à partir de la Renaissance : elles naissent des nouvelles formes de la guerre, d'une monétarisation plus poussée de l'économie et des transformations du droit. Elles donnent un rôle de premier plan à l'État souverain. Les traités de Westphalie, signés en 1648, font de celui-ci l'unique acteur de la vie internationale de l'Europe.

Au départ, la souveraineté y émane d'un monarque dont le pouvoir est absolu parce que de droit divin<sup>19</sup>. Le *Léviathan* de Hobbes<sup>20</sup> propose une nouvelle justification de cette conception.

19- P. Claval, *Les Mythes fondateurs...*, *op. cit.*

20- T. Hobbes, *Leviathan...*, *op. cit.*



À partir de lui, le pouvoir cesse d'émaner du Très-Haut. Sa source n'est plus transcendante, elle est immanente: le peuple est le seul détenteur de la légitimité qu'il délègue au Léviathan. Hobbes justifie, si l'on veut, le despotisme éclairé. Locke<sup>21</sup>, quant à lui, reprend les mêmes thèmes mais les transforme profondément. Comme la propriété résulte du travail humain, elle est antérieure au contrat social et correspond à un besoin fondamental que l'État ne saurait remettre en question: le régime politique doit être représentatif et l'économie libérale. Pour Rousseau<sup>22</sup>, la propriété a perverti la société: au contrat social de la fonder sur des principes plus sains et d'éviter les excès auxquels conduit la propriété privée. La volonté de réforme revêt ainsi trois formes: le despotisme éclairé, le libéralisme économique couplé au régime représentatif, et le contrôle de la vie sociale et économique par la volonté de tous.

Question: où commence et où finit le peuple? Réponse: aux limites de la nation. L'idée est simple, mais sa mise en œuvre provoque de dramatiques conflits: des nationalités différentes cohabitent souvent dans le même espace.

La modernité inscrit l'espace dans une forme politique nouvelle, l'État westphalien. Chaque société est installée dans un territoire et y exerce une souveraineté absolue jusqu'aux frontières qui la séparent d'autres territoires occupés par d'autres groupes, chaque peuple étant totalement maître de l'aire qui lui échoit. À l'intérieur des limites de chaque unité indépendante, l'espace est transformé en étendue homogène, à la manière de la *res extensa* de Descartes.

La souveraineté absolue permet de gouverner autrement: elle repose sur la concentration des décisions aux mains d'un responsable unique; elle centralise les informations qui lui sont

---

21- J. Locke, *Two Treatises on Government*, Cambridge University Press, 1961 [1689-1690].

22- J.-J. Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité*, s.n., 1754. J.-J. Rousseau, *Le Contrat social*, s.n., 1760.

indispensables en mettant en place une administration qui contrôle la totalité de l'espace; l'application des choix effectués par le Prince est également confiée à celle-ci: la hiérarchie fonctionne dans les deux sens, acheminant les informations du peuple vers celui qui le dirige, puis diffusant les ordres venus du plus haut échelon de l'État et assurant leur réalisation. La création de bureaucraties centralisées permet ainsi aux gouvernants de s'assurer la maîtrise totale du territoire qui leur revient. Elle rend possible la matérialisation de l'utopie moderniste, dont la construction peut être le fait d'un despote à condition qu'il soit éclairé... De Richelieu à Louis XIV – puis à la Convention et à Napoléon – cette logique ne cesse de s'affirmer en France. Elle progresse de même à l'étranger.

L'utopie moderne trouve un autre de ses outils essentiels dans le droit romain, dont l'influence s'étend. À ses racines religieuses, le droit de propriété doit son caractère absolu. Celui-ci se déploie à deux échelles: celle des biens des personnes privées et celle de la République. Il n'y a plus de propriété collective au profit de corps intermédiaires (communes, communautés diverses) – rupture fondamentale avec la situation antérieure. Au sein de l'espace national, chacun est libre de se déplacer (ce qui suppose un réseau général de voies de circulation et donc d'espaces publics) et de s'installer à son gré. Il a le droit de pratiquer l'activité économique de son choix – si l'opportunité s'en présente – et pour certains métiers, à la condition d'avoir les compétences nécessaires. La liberté d'installation et d'orientation professionnelle pousse à la division du travail. Chacun peut légalement s'associer avec qui il veut, professer les opinions qui lui conviennent et pratiquer la religion de son choix.

Dans l'espace sur lequel s'étend la souveraineté du groupe, les citoyens n'ont pas le droit de posséder d'armes. La puissance publique a le monopole de la violence physique. Un espace où la sécurité se trouve en tout point assurée est ainsi dessiné.

Le territoire que domine l'État est d'abord une réalité juridique : tous les lieux sont tenus pour égaux et bénéficient du même traitement ; en droit, ceux qui y vivent ont accès aux mêmes services et aux mêmes libertés. Deux secteurs sont en ce domaine particulièrement importants, parce qu'ils assurent à tous des chances réelles de promotion et de succès : celui de l'instruction et celui de la sécurité. Grâce à eux, la modernisation est rendue crédible alors même qu'elle s'esquisse à peine.

Il ne suffit pas d'instituer juridiquement un espace de paix et de sécurité pour que celles-ci y règnent. Le trouble peut venir de l'extérieur, si des pays voisins nourrissent des visées expansionnistes ; il peut résulter du refus de certains citoyens d'obéir aux lois ; leurs choix les portent vers les activités délictuelles ou criminelles.

Pour se protéger du péril extérieur, la société fortifie ses frontières et entretient des armées. Pour imposer la loi à ceux qui refusent de la respecter, elle se dote d'une police dont la mission est de repérer les individus qui menacent la paix civile, de les mettre hors d'état de nuire et de veiller à ce que ne se forment pas de zones de non-droit. Des tribunaux arbitrent les litiges entre citoyens et condamnent les auteurs d'infractions et de crimes. Des peines les frappent. Elles sont diverses, mais beaucoup excluent le condamné de la société. On y parvient parfois en le bannissant : les citoyens grecs ostracisaient les individus qui leur paraissaient menaçants ; les villes italiennes de la Renaissance condamnaient à l'exil ceux qui mettaient en péril leurs institutions. À l'époque moderne, l'exclusion prend le plus souvent la forme de l'emprisonnement ; celui-ci est généralement limité dans le temps. Les condamnations à perpétuité sont plus rares. La peine de mort est prononcée dans les cas les plus graves. Pour un État de droit, la présence de bagnes au sein de son territoire est, en un sens, un aveu d'échec. De là l'habitude de les installer aux marges de l'espace national, sur ses littoraux les plus éloi-

gnés, dans des îles ou dans les dépendances coloniales lorsqu'il en existe.



Les sociétés prennent des caractères nouveaux à partir de la Renaissance et de la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle. Les institutions féodales reculent. Les individus deviennent plus libres. L'activité économique se développe grâce à l'apparition d'entreprises dynamiques. Le pouvoir se concentre et s'appuie sur des organisations bureaucratiques qui assurent un contrôle efficace de l'espace et, en cas de guerre, mobilisent et font manœuvrer des armées plus nombreuses que par le passé. Telles sont les dimensions sociopolitiques de la modernité.

La civilisation occidentale se distingue désormais des autres par la place qu'elle accorde au futur – un futur à réaliser ici-bas. À travers les idéologies, elle invente un millénarisme sans Dieu qui prolonge celui dont le christianisme était porteur, mais s'oppose en même temps à lui en mettant l'accent sur la Raison et sur l'ici-bas.

**CHAPITRE 7****DE NOUVELLES LOGIQUES SPATIALES** 99

L'étalement urbain et l'urbanisation sociologique  
des zones rurales 101

Les districts industriels 104

La métropolisation 105

Les régions d'économie résidentielle ou présenteielle 108

Une quatrième révolution industrielle? 109

Inégalités, exclusion et atteintes à l'environnement 113

**CHAPITRE 8****DE NOUVEAUX ESPACES POLITIQUES** 119

Souveraineté et violence : le projet moderne 120

Grandeur et décadence de l'État westphalien 121

La résurgence des cités-États 124

Paradis fiscaux, espaces de non-droit, États faillis 127

Entre Onu et dissuasion nucléaire 129

Après la chute des murs : la montée de nouveaux dangers 130

**CHAPITRE 9****LES IDENTITÉS TROUBLÉES****DE SOCIÉTÉS EN MUTATION** 135

Des nouvelles conditions de travail 136

Un souci nouveau de la santé et du corps 137

Des sociétés du loisir 137

De nouveaux réseaux sociaux 141

Des sociétés rétives à la discipline collective 142

Des sociétés plus inégalitaires? 143

L'irruption de la diversité culturelle 145

**CONCLUSION** 151**BIBLIOGRAPHIE** 161